Tueurs en série

Aloïs

Tueurs en série

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08287-5

Meurtres à Dax

VENDREDI 3 MARS

– Allô ? Jean-Claude ? Allez, décroche ! Bon… Tu es sorti ? Écoute, je suis encore à Saint Jean, je n'ai pas pu prendre le train habituel, le suivant est à 20 h 51, je ne serai pas à la maison avant 22 h 15. Si tu veux tu peux dîner sans moi. À tout à l'heure.

Ce n'était pas la première fois que Mireille Ventoux allait rentrer tard à Dax. Ses obligations de chef de produit à l'agence de publicité bordelaise 33 Point Com l'amenaient assez souvent à terminer un projet juste avant le week-end. Son mari Jean-Claude s'y était plus ou moins habitué. Pour sa part il avait des horaires plus réguliers en tant que commercial dans l'agence immobilière Century 22 du centre de Dax. Il n'avait pas un salaire mirobolant mais son emploi lui avait permis de trouver à louer pas cher une petite villa avec jardinet également proche du centre. Ils avaient envisagé de tout quitter à Dax pour s'installer à Bordeaux. Cependant, Jean-Claude n'était pas certain d'y retrouver du travail, et se loger y coûtait bien plus cher. Alors, malgré les très bons revenus de Mireille, ils attendaient des jours meilleurs et elle effectuait chaque jour de la semaine le trajet en train Dax-Bordeaux comme des dizaines d'autres Dacquois.

Justement ce vendredi soir elle voyageait en compagnie d'un homme d'une cinquantaine d'années, costume cravate, très courtois, qu'elle rencontrait surtout le matin et parfois dans le train du soir. Elle ignorait son nom. Ils bavardaient de choses et d'autres lorsqu'ils n'étaient pas plongés dans de la lecture ou sur le clavier

de leur ordinateur portable. Finalement Mireille ne savait rien de lui si ce n'est qu'il garait sa voiture à côté de la sienne sur le parking des abonnés à la gare de Dax.

– Bon week-end, Madame, et sans doute à lundi matin.

Il démarra sa petite Citroën juste avant la Clio de Mireille. Il bifurqua à droite, elle à gauche en direction du centre-ville. À cette heure tardive les rues étaient presque désertes.

En arrivant devant sa maison, rue du Pouy, elle fut étonnée de voir le portail fermé ; d'habitude Jean-Claude le laissait ouvert jusqu'à ce qu'elle rentre. Elle effectua les manœuvres puis remarqua que les volets n'étaient pas fermés comme habituellement dès la nuit tombée. En outre aucune pièce ne semblait éclairée à l'exception du séjour qui changeait de couleur et d'intensité lumineuse au gré, comprit-elle, des images du téléviseur. Elle ne pouvait douter que la télé soit allumée tellement le son était puissant et parvenait jusqu'à l'extérieur. À quoi son mari pouvait-il jouer !

Dans le vestibule elle rangea son manteau dans la penderie puis ouvrit la porte du séjour et resta glacée d'effroi. Face au téléviseur Jean-Claude était dans son fauteuil relax, légèrement incliné vers l'arrière. Ses bras pendaient sur le côté, il avait la bouche ouverte et les yeux fixes tournés vers le plafond, un trou sanglant au milieu du front. Éclairée par les lueurs changeantes de la télé, la scène était épouvantable. Elle poussa un cri d'effroi et tomba évanouie sur le tapis.

Lorsqu'elle revint à elle, son cœur battait la chamade. Elle se releva toute tremblante et parvint en titubant jusqu'à l'interrupteur électrique près de l'entrée. La lumière crue du plafonnier modifia notablement l'aspect de la pièce. De la pénombre cauchemardesque on passait brusquement à la froide et horrible réalité ; Jean-Claude était mort.

Comment ? Qui ? Pourquoi ? Mille questions assaillaient en même temps l'esprit bouleversé de Mireille. Elle eut tout de même

le réflexe d'appeler la police. Puis elle se laissa tomber dans l'autre fauteuil, le regard fixé sur le corps sans vie de son mari.

Assis dans les gradins des arènes de Dax, Vincent Barbier et son épouse Élisabeth assistaient au final d'une course landaise nocturne. Tous deux originaires des Landes ils appréciaient ce sport local totalement ignoré du reste de la France. Lorsqu'on précise qu'il se pratique avec des vaches landaises, les gens d'ailleurs font aussitôt référence aux émissions télévisées où des vachettes viennent perturber le déroulement de divers jeux plus ou moins sportifs.

La course landaise ce n'est pas ça du tout, elle se pratique dans tout le département des Landes et un peu dans le Gers. Les « toreros » landais, nommés localement coursayres, sont des sportifs de haut niveau qui affrontent des vaches de combat de race espagnole que l'on nomme coursières et qui ne sont jamais ni blessées, ni tuées.

Vincent Barbier se souvenait avec émotion des premières années où il initiait son fils Romain aux règles strictes de ce sport. Il lui avait montré comment les coursayres se répartissent en deux catégories : les écarteurs qui attendent la vache dans l'arène avant de l'esquiver au dernier moment, réalisant de la sorte un écart ; et les sauteurs qui attendent l'animal et exécutent un saut au-dessus de la vache dont la course doit être rectiligne.

Il lui avait appris à distinguer le saut de l'ange, le saut périlleux ou encore le saut « les pieds dans le béret » aussi appelé « saut pieds joints ». Le tout sous les vivats et « olé ! » de la foule soutenue par une indispensable et très sonore banda dont le répertoire musical traditionnel accompagne toutes les festivités du sud-ouest, y compris des matches de rugby.

À la seule pensée de cette époque bénie les larmes lui venaient aux yeux. Ce n'était pourtant pas un tendre, Vincent Barbier. Né à Dax il y avait 42 ans, il était « monté » à Paris faire carrière dans la police. C'est là-bas qu'il avait connu Élisabeth, étudiante en beaux-arts, elle aussi originaire des Landes. Ils

s'étaient mariés et avaient passé une douzaine d'années en banlieue parisienne, à Courbevoie, avant de pouvoir regagner leur sud-ouest natal avec ce fils tant souhaité.

Vincent avait grimpé les échelons et atteint le grade de lieutenant de la police judiciaire puis il avait intégré la brigade criminelle à la PJ de Bayonne et était passé capitaine. Toutefois Élisabeth et lui avaient préféré habiter Dax dont la tranquillité correspondait mieux à leurs caractères. Cela valait à Vincent de nombreux allers-retours entre les deux villes distantes d'à peine soixante kilomètres. Son expérience et son tempérament lui avaient valu plusieurs succès méritoires dans la lutte contre les criminels de la région. Son métier le passionnait et l'avait beaucoup aidé à surmonter sa détresse lorsque Romain, alors âgé de huit ans, avait été renversé et tué par une voiture quand il rentrait de l'école.

Un collègue, le lieutenant Stéphane, avait été chargé de l'enquête. Le chauffeur de la voiture, un pharmacien de la ville, conseiller municipal bien connu pour son ambition de devenir député, affirmait qu'il ne roulait pas vite et que l'enfant s'était littéralement jeté sous ses roues. Deux témoins confirmaient. Le bref procès qui suivit décréta un non-lieu pour le pharmacien. Ni Vincent, ni Élisabeth n'avaient eu la force de contester ; cela ne rendrait pas leur fils et prolongerait leur douleur inutilement. La blessure restait vive et profonde pour chacun d'eux, surtout lorsque, comme ce soir-là, des circonstances particulières venaient rappeler d'autres moments de bonheur en famille.

Les coupes et trophées venaient d'être remis en récompense aux vaillants coursayres. La banda entamait l'air final incontournable : *Vino griego*, véritable hymne régional dont la foule reprenait en chantant le refrain. La coutume était de s'habiller si possible tout de blanc avec un foulard rouge qu'on faisait tourner à bout de bras en cadence au-dessus des têtes.

Vincent sentit son smartphone vibrer dans sa poche. Il reconnut sur le petit écran le nom de son collègue et ami Patrice

Labarthe, lieutenant de police faisant généralement équipe avec lui, bien qu'habitant Bayonne.

– Allô Patrice ? Que se passe-t-il à cette heure-ci ?

– Je t'entends mal Vincent, c'est quoi cette fanfare ?

– Je suis aux arènes avec Zaza, nous sommes sur le point de sortir…

– Écoute… Je crains que la fête soit finie pour ce soir… On nous signale un homicide à Dax, rue du Pouy. Je suis sur la route, j'y serai dans vingt minutes environ, tu devrais y être avant moi. À tout à l'heure.

Décidément, il était écrit qu'il ne pourrait savourer pleinement cette soirée… À pied il raccompagna sa femme Élisabeth, qu'il appelait dans l'intimité Zaza, jusqu'à leur villa de la rue Octave Lartigau, à peine à cinq cents mètres des arènes. Il prit sa 308 Peugeot et fila vers la rue du Pouy, de l'autre côté de la ville.

Aucune difficulté pour trouver l'adresse exacte, les gyrophares de deux voitures de la police dacquoise encadraient le portail d'entrée. Quelques curieux étaient massés sur le trottoir conversant à voix basse. Vincent fut accueilli par le brigadier-chef du commissariat de Dax.

Il rapporta comment une certaine Madame Mireille Ventoux leur avait signalé par téléphone la mort de son mari Jean-Claude. Elle était actuellement dans sa chambre avec une voisine, visiblement très choquée elle avait dû prendre des pilules sédatives et n'était guère en état d'en dire davantage pour l'instant.

Vincent Barbier inspecta la scène de crime. Le corps était toujours sur le fauteuil dont le dossier s'imprégnait de sang. À première vue l'assassin avait tiré à bout portant. Le projectile, probablement un gros calibre vu la taille du trou de pénétration, était ressorti par l'arrière du crâne et s'était fixé dans l'appuie-tête du fauteuil. Il faudrait l'extraire pour analyse. On notait toutefois que la trajectoire était presque horizontale.

Il en était là de ses constatations lorsque arriva Patrice Labarthe. Ils se connaissaient depuis l'école de police de Cannes-Écluse, en Seine et Marne, et avaient sympathisé sans doute en raison de leur origine landaise commune. Ils ne s'étaient pratiquement jamais plus quittés professionnellement, d'abord en région parisienne, ensuite à la brigade criminelle de Bayonne. Patrice n'était pas marié, il était un compagnon de travail de qualité et un ami fidèle très agréable à fréquenter hors du travail.

À son tour il se fit raconter. Les proches voisins, déjà interrogés, ne savaient rien et n'avaient rien entendu avant l'arrivée des voitures de police, pas même le son de la télé dont l'intensité s'atténuait fortement dès qu'on s'éloignait un peu de la maison. Ils avaient donné toutefois les premières indications, à savoir que la victime était agent immobilier à Dax et que son épouse travaillait dans la publicité à Bordeaux. On ne leur connaissait pas d'enfants et apparemment ils s'entendaient bien. Un couple sans histoire.

Patrice et Vincent tombèrent vite d'accord qu'il ne pouvait s'agir d'un suicide puisqu'il n'y avait aucune arme à proximité et que l'on n'a jamais vu un suicidé se tirer une balle perpendiculairement au front. C'est généralement dans la bouche ou bien dans une tempe, ils en avaient connu plusieurs cas. Cela ne ressemblait pas non plus à un cambriolage ayant mal tourné, la pièce était parfaitement en ordre et ne paraissait pas avoir été fouillée. Ils s'assurèrent qu'il en était de même dans les autres pièces. Enfin la position du corps sur le fauteuil laissait supposer que la victime ne s'était pas levée, ou bien s'était rassise confiante face à son assassin. Pas très clair, tout ça.

Ils s'aventurèrent à frapper à la porte de la chambre où s'était isolée Madame Ventoux.

Elle les reçut poliment et fit l'effort de répondre à deux ou trois questions mais s'avéra incapable de soutenir un plus long interrogatoire. Elle avait le teint très pâle, les mains tremblantes et les yeux rougis. Le capitaine Barbier demanda si la voisine pouvait accueillir Madame Ventoux pour la nuit, car on allait interdire

l'accès à la villa jusqu'au lendemain. Ils se donnèrent rendez-vous pour le samedi matin.

Ordre fut donné d'emporter le corps pour autopsie. Diverses photos furent prises de la scène de crime. Le policier de la scientifique chargé de relever d'éventuelles empreintes avait terminé. La villa fut entièrement fermée et la porte principale dotée des scellés de circonstance. Vincent invita Patrice à finir la nuit chez lui, rue Octave Lartigau. Demain il faudrait se lever tôt.

*

SAMEDI 4

Leur premier soin, de retour rue du Pouy, fut d'interroger Madame Ventoux qui semblait avoir retrouvé ses esprits. Elle paraissait même bien moins affectée que la veille, elle était vêtue élégamment, discrètement maquillée et répondit clairement aux questions. Elle rapporta les circonstances dans lesquelles elle avait découvert le corps de son mari, entre 22 heures et 22 h 30 la veille en rentrant de Bordeaux.

Oui, elle avait noté dès son arrivée quelque chose d'anormal puisque le portail n'était pas ouvert, les volets pas fermés et aucune lumière dans la maison si ce n'était les lueurs de la télévision.

Non, elle ne connaissait aucun « ennemi » à son mari. Certes il y avait des mécontents parmi ses clients à l'agence immobilière. Soit parce qu'ils trouvaient trop faible l'estimation de leur bien à vendre, soit parce qu'ils trouvaient trop élevée la commission d'agence sur une transaction… Mais rien, lui semblait-il, qui justifie de la haine conduisant à un assassinat.

Non, elle n'avait rien remarqué d'inquiétant ni d'anormal dans le comportement de Jean-Claude, si ce n'est d'avoir réglé à la puissance maximum le son du téléviseur.

Cinq jours par semaine elle était à Bordeaux. Elle travaillait à l'agence 33 Point Com depuis cinq ans.

– Quelqu'un peut-il témoigner que vous êtes rentrée par ce TGV de 22 heures ? demanda le capitaine Barbier.

– Eh bien… D'abord j'ai téléphoné à Jean-Claude depuis Bordeaux pour signaler que je rentrerai tard. Comme il n'a pas décroché, mon message doit encore être sur le répondeur.

– Nous l'écouterons, mais je suis désolé de vous dire que cela ne saurait constituer une preuve.

– Il y avait beaucoup de monde dans mon wagon, seulement je ne connais pas personnellement ces gens-là… Sauf peut-être un voyageur que je rencontre assez souvent et qui gare sa voiture à côté de la mienne aux places des abonnés sur le parking de la gare. Il était là hier.

– Comment s'appelle-t-il ?

– Je l'ignore… Tout ce que je sais concerne sa voiture… C'est une petite Citroën rouge dont l'immatriculation commence et finit par 40. Entre les deux il y a des lettres dont je ne me souviens pas.

– C'est déjà ça, conclut le lieutenant Labarthe qui prenait des notes.

– Avez-vous remarqué s'il manquait des objets ou quoi que ce soit dans la maison, reprit Vincent Barbier ?

– Non… Rien à première vue, mais vous savez je n'ai pas fait d'inventaire…

– Nous devons accéder au compte bancaire de votre mari. Avait-il des soucis d'argent ?

– Nous avons un compte joint, voici les coordonnées… C'est moi qui l'approvisionne aux trois quarts, grâce à quoi nous ne sommes pas dans le besoin. Mais rien de plus.

– Nous vous remercions beaucoup, Madame. Nous allons rester en relation… Voici ma carte, n'hésitez pas à m'appeler si vous vous souvenez de quoi que ce soit d'autre.

Ils sortirent tous les deux et s'installèrent dans la voiture du capitaine pour faire le point.

– Tu vas t'occuper de la victime, dit Vincent à Patrice. Va voir à son agence immobilière si tu peux en apprendre davantage. Débrouille-toi pour accéder à leur compte bancaire, voir si tout est normal. Moi je m'occupe de la femme. Je vais tenter de contacter son bureau à Bordeaux.

Patrice Labarthe quitta la Peugeot de son collègue pour prendre sa Seat garée juste derrière, il se rendit immédiatement à l'agence Century 22 et demanda à voir le responsable. Celui-ci parut sincèrement consterné d'apprendre le décès de Jean-Claude Ventoux. C'était un collaborateur efficace au service de l'agence depuis plusieurs années.

Non, il ne lui connaissait aucun litige majeur avec des clients, encore moins avec des collègues. Lors de la dernière réunion hebdomadaire de toute l'équipe Monsieur Ventoux n'avait rien signalé de spécial à part la difficulté de faire comprendre à un vendeur qu'il demandait beaucoup trop de sa maison alors qu'il y avait plusieurs acquéreurs potentiels s'il se montrait plus raisonnable.

– Ce sont des situations courantes dans notre métier. En général tout finit par un compromis… Dans tous les sens du terme. Mais là ça semblait durer depuis plusieurs mois sans perspective de solution immédiate.

– Puis-je avoir les coordonnées de toutes ces personnes ?

– Il suffit de voir l'ordinateur de Monsieur Ventoux, il a dû tout noter.

Le lieutenant releva les noms, les adresses et les téléphones des clients des deux dernières semaines. Il allait devoir les contacter un à un ; c'était fastidieux mais nécessaire.

Pendant ce temps le capitaine Barbier avait demandé au service spécialisé de la police de rechercher dans les fichiers informatiques une Citroën rouge avec un numéro commençant et finissant par 40. En attendant la réponse il téléphona à l'agence publicitaire à Bordeaux. Bien que les bureaux soient fermés le samedi il obtint